

Communication en Question

www.comenquestion.com

no 12, Novembre / Décembre 2019

ISSN : 2306 - 5184

Réinsertion familiale chez les enfants de la rue d'Abidjan selon l'estime de soi et la durée de séjour dans la rue.

Family reinsertion in the children of Abidjan street according to the estimate of self and the duration of stay in the street

114

Saga Bernard LOBA

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

docbernardloba7@gmail.com

Moustapha SYLLA

Institut National de la Jeunesse et du Sport (INJS) - (Côte d'Ivoire)

syllahmoustapha@yahoo.fr

Aman Joseph EDI

Institut National de la Jeunesse et du Sport (INJS) - (Côte d'Ivoire)

edijosarmand@yahoo.fr

Résumé

En matière de réinsertion familiale des enfants de la rue d'Abidjan, la bonne volonté de certaines organisations non gouvernementales reste souvent entravée par quelques paramètres psychosociaux. La présente recherche s'attache ainsi à mettre en évidence quelques-uns de ces obstacles psychosociaux, notamment l'influence de l'estime de soi et de la durée de séjour dans la rue. Pour se faire, un échantillon de cent vingt (120) enfants est constitué. Ceux-ci sont équivalents sous l'angle de la taille de leur famille, de leur âge, du niveau scolaire, de la catégorie socio-économique des parents, du type de famille et du climat social familial. A ces enfants est administré un questionnaire en vue de la collecte des données. Celles-ci sont traitées à l'aide du critère de signification du Khi carré qui, d'ailleurs, confirme nos différentes hypothèses de travail émises. D'une part, les enfants de la rue dont l'estime de soi est élevée se réinsèrent avec succès dans leur famille à l'opposé de ceux dont l'estime de soi est faible. D'autre part, la réinsertion familiale des enfants ayant longtemps séjourné dans la rue est un échec alors qu'elle est une réussite chez ceux caractérisés par une courte durée de séjour dans la rue.

Mots-clés : Réinsertion familiale, enfants de la rue, estime de soi, durée de séjour.

Abstract

In the area of family reintegration of street children in Abidjan, the good will of some non-governmental organizations is often hampered by some psychosocial parameters. This research focuses on highlighting some of these psychosocial barriers, including the influence of self-esteem and length of stay on the street. To do so, a sample of one hundred and twenty (120) children is constituted. They are equivalent in terms of their family size, age, educational level, socio-economic category of parents, family type and family social climate. These children are administered a questionnaire for the collection of data. These are treated using the criterion of significance of the Chi square which, moreover, confirms our different working hypotheses. On the one hand, street children with high self-esteem are successfully reintegrating into their families as opposed to those with low self-esteem. On the other hand, the family reintegration of children who have been on the street for a long time is a failure whereas it is successful for those characterized by a short stay on the street.

Keywords: Family reintegration, street children, self-esteem, length of stay.

1.- Problématique

D'après l'Organisation des Nations Unies (ONU, 1989), la famille est le cadre idéal pour l'épanouissement et le développement harmonieux de la personnalité d'un enfant. Tout enfant devrait grandir au sein d'une famille, dans une atmosphère de protection et de sécurité. En effet, comme le soutiennent McCall et Groark (2015), la séparation des enfants d'un environnement familial sûr et positif peut leur être extrêmement nocive. Le manque de lien avec une personne chargée de son bien-être à long terme peut nuire au développement de l'enfant, notamment cérébral. La séparation est généralement traumatique et les enfants victimes d'une séparation sont souvent plus exposés aux mauvais traitements et à l'exploitation. Ces auteurs défendent la thèse que les enfants séparés de leurs familles et de leurs communautés risquent de perdre une notion essentielle : leur identité culturelle et ancestrale.

116

Malheureusement, à travers le monde, environ 50 à 80 millions d'enfants vivent sans famille dans la rue (Combiar, 1994). Ils reçoivent ainsi l'appellation d'« enfants de la rue ». Selon Lucchini (1996), les enfants de la rue sont des enfants abandonnés, pour qui il n'y a pas de foyers où ils puissent se rendre en toute sécurité, et qui sont obligés de dormir dans la rue, sous les ponts, dans les allées et dans les maisons abandonnées. Ils sont contraints de vivre dans la rue et de la rue. En d'autres termes, ce sont des enfants qui passent toutes leurs journées dans la rue et qui y dorment. Ils séjournent dans la rue et n'ont de compte à rendre à personne, en tout cas, à aucun parent, à aucune autorité familiale. Toute leur vie s'organise et se déroule dans la rue. En fait, en essayant activement de surmonter leurs difficultés, ils rejoignent un autre monde « la rue » en créant leur propre monde « leur rue ».

Ce phénomène est l'un des problèmes récurrents que connaissent, à travers le monde, les grandes villes industrialisées. Celles de la Côte d'Ivoire ne sont pas en marge de cette réalité. En effet, ces dernières décennies, les rues

d'Abidjan et celles de plusieurs autres villes du pays sont envahies par des enfants et jeunes de la rue. Mansilla (2013), à cet effet, révèle que, d'après les projections démographiques de l'Institut national de la statistique (INS) de 2012, sur plus de 7,828 millions d'adolescents âgés de 10 à 19 ans, 38% sont en dehors de l'école contre 62% qui y sont inscrits. En outre, les statistiques scolaires 2011-2012 indiquent que seulement 17% des adolescents ont achevé le cycle secondaire.

Un unique facteur ne saurait expliquer pourquoi de milliers d'enfants abandonnent les milieux d'éducation que constituent la famille, les écoles et même les institutions de réinsertion pour se retrouver dans les rues (Lucchini, 1996). C'est dire que cette marginalité sociale tient à plusieurs raisons, entre autres, la misère économique familiale, l'indisponibilité des parents pris en « otage » par leurs occupations professionnelles, la dislocation familiale, etc. Elle est au centre des préoccupations majeures tant chez les pouvoirs publics que les mouvements associatifs. Ceux-ci s'attachent à prendre en charge ces jeunes êtres dans les centres d'action sociale afin de favoriser leur retour à la maison. Ils s'appuient, de ce fait, sur des psychologues et des travailleurs sociaux. Cependant, force est de reconnaître que les actions sociales de réinsertion familiale n'aboutissent pas aux résultats escomptés. Si certains de ces enfants retournent le soir en famille, d'autres, par contre, continuent de dormir dans des maisons abandonnées, des marchés, des gares routières ou encore aux abords des restaurants et maquis.

De ce fait, nous sommes en droit de soutenir que les efforts pour retourner ces marginaux sociaux sous le toit familial ne peuvent être efficaces que si sont identifiés les entraves ou catalyseurs de la réinsertion familiale de ces enfants. Tel est le sens de cette étude. En effet, se référant aux statistiques de l'Institut d'Ethnosociologie (1991), le nombre des enfants de la rue qui est passé de 142. 000 en 1991 à 175. 000 en 1995, soit un taux de croissance de 5,4% traduit, sans doute, un dysfonctionnement social. La plupart d'entre eux,

n'ayant aucune source de revenu pour se nourrir sont amenés à voler, braquer, s'adonner à la prostitution ou à la pédophilie. Livrés à la débrouillardise, ils sont conduits à adopter le comportement des loubards (gang de rue souvent formé de jeunes délinquants) en infiltrant certains groupes pendant les vacances ou les week-ends, même s'ils n'ont pas de besoins matériels urgents (Zogbo, 1996).

D'après Swart et Gruger (2003), les enfants de la rue mènent une vie antisociale, immorale, chaotique et représenteraient, de ce fait, un problème pour l'ordre public. La tendance actuelle dans les interventions est souvent de les amener à voir leurs expériences dans la rue comme négatives et sans valeur (De Bénites, 2003). À ce niveau, des opérations policières musclées dénommées « opération coup de poing » sont souvent menées dans les rues d'Abidjan et autres grandes villes de Côte d'Ivoire pour « rafler », c'est-à-dire mettre aux arrêts tous les « délinquants » dans les rues. Si ces opérations permettent d'arrêter de vrais criminels, il faut noter, cependant, que beaucoup d'enfants de la rue sont pris et mis dans les institutions de réadaptation ou tout simplement dans les prisons sans pourtant être de véritables délinquants. Ainsi, une justice sociale aux conséquences regrettables sur leur avenir est faite à des enfants marginaux assimilés à tort à des délinquants. Le risque qui pèse sur eux est celui de l'hypothèse de leur existence actuelle et future. Il est donc important d'atténuer les graves effets de ce phénomène en contribuant à identifier les facteurs susceptibles de faciliter leur retour dans le giron familial. Une telle mobilisation intéresse toute la communauté scientifique, notamment les spécialistes des sciences humaines et sociales. Sous cet angle, notre étude contribuera à combler un manque documentaire lié au fait que très peu de travaux se sont intéressés aux variables individuelles et aux caractéristiques personnelles du sujet pour expliquer la réinsertion familiale des enfants de la rue, particulièrement en milieu ivoirien.

Dans cette perspective, deux questions fondamentales méritent d'être posées. Quels sont les déterminants globaux qui pourraient expliquer la

manifestation et la récurrence du phénomène des enfants de la rue ? D'une manière spécifique, quels peuvent être les facteurs psychosociaux susceptibles de rendre compte du maintien dans la rue chez cette frange d'enfants ?

La réponse à ces questions conduit à faire une revue de la littérature afin de circonscrire notre sujet. À ce niveau, les écrits existants permettent de mettre en évidence cinq principales catégories. Il s'agit des déterminants biologiques, économiques, socio-culturels, psychologiques et psychosociologiques. Concernant les facteurs biologiques, certaines recherches montrent que certaines personnes possèdent un potentiel biologique qui est une marque de marginalité sociale (Lecomte, 2008). Pour cet auteur, il existe une catégorie d'individus dont la constitution biologique les prédispose à une inadaptation sociale. Cependant, d'autres études récentes adoptent un point de vue contraire. Elles soulignent que les variables biologiques sont moins décisives que les facteurs environnementaux (Cyrulnik et Jorland, 2012).

Sur un autre plan, divers travaux révèlent l'influence des facteurs économiques sur la réinsertion sociale des enfants de la rue. Une étude de Touré (1996) permet de comprendre que les facteurs économiques précipitent les enfants et les jeunes ivoiriens dans les rues d'Abidjan. Selon cette auteure, le facteur économique intervient de deux façons dans la marginalisation des enfants et des jeunes en Côte d'Ivoire. En effet, les familles modestes ne parviennent pas à faire face au coût élevé de la scolarisation (transport, nourriture, achat d'uniforme, inscription). Si certains parents parviennent à inscrire leurs enfants dans l'enseignement privé après que ces derniers aient été rejetés du système d'enseignement public, d'autres n'y arrivent pas étant donné que les frais d'inscription dans les établissements privés sont hors de portée des budgets de la plupart des ménages ivoiriens. Cette idée est partagée par Pirot (2004, p. 61) pour qui : « les enfants de la rue sont tous des enfants originaires de familles pauvres, n'ayant pas les moyens financiers de s'occuper d'eux, leurs parents seraient contraints de les abandonner à la rue ». C'est à juste titre que

Dedy (1991) et Kouakou (2006) soutiennent que la réinsertion familiale des enfants de la rue est facilitée par la possibilité offerte à ces derniers d'exercer des activités socioéconomiques dites « petits métiers » qui leur procureraient quelques ressources financières. De ce fait, l'accent est mis sur la création des conditions économiques pour aider l'enfant de la rue à retourner en famille.

Une autre catégorie de facteurs responsables de la réadaptation sociale des enfants de la rue est constitué des variables socio-culturelles. Il s'agit du rôle joué par la famille, l'école, les pairs, la religion, les systèmes de contrôle social (BICE, 1994). Autrefois, l'intégration ou la réintégration familiale étaient le fait des parents, de la famille élargie, de la communauté globale qui conjuguait leurs actions pour la rendre possible. Aujourd'hui, d'autres acteurs socio-culturels comme l'école, les médias, les groupes de jeunes, la religion entrent en jeu et compliquent la resocialisation ou la réinsertion familiale des enfants de la rue. Le phénomène des enfants de la rue est aussi influencé par les facteurs psychosociologiques. Nguimfack (2008) montre que les causes d'adaptation ou d'inadaptation sont multifactorielles (biologique, environnementale et psychologique). Il fait remarquer que les causes psychologiques prédominent. Parmi celles-ci, on peut relever l'image de soi, la reconnaissance de la valeur de soi, l'estime de soi, la décentration du moi, l'inscription dans l'horizon temporel, l'identification positive, le respect des normes et règles sociales et la résistance aux stress sociaux. À côté des facteurs psychologiques, les déterminants environnementaux ne sont pas moins importants pour expliquer le problème de réinsertion des enfants. En effet, leur exposition aux réalités de la rue, la durée du temps qu'ils y passent, les apprentissages de la vie difficile de la rue sont autant d'éléments qui pourraient influencer leur réinsertion.

De ce qui précède, convenons de relever que les solutions à la réinsertion familiale des enfants de la rue sont multiformes. Cette réinsertion nous semble tenir en général aux facteurs psychologiques et

environnementaux. Spécifiquement, nous pensons que la part de l'estime de soi et de la durée de séjour dans la rue pourrait être déterminante.

2.- Positionnement théorique

La théorie de l'efficacité personnelle de Bandura (2003) et celle de l'influence sociale de Moscovici (1984) confortent notre vue. En ce qui concerne la première perspective théorique, d'après l'auteur, le système de croyances qui forme le sentiment d'efficacité personnelle est le fondement de la motivation et de l'action et partant des réalisations et du bien être humain. Comme il indique, avec une clarté et une force de conviction rare, si les gens ne croient pas qu'ils puissent obtenir les résultats qu'ils désirent grâce à leurs actes, ils ont bien peu de raisons d'agir ou de persévérer face aux difficultés. Cette pensée est d'autant plus vraie que les enfants de la rue s'y rangent. En effet, ceux-ci se considèrent comme des marginalisés sociaux ou des personnes inutiles. La conséquence qui s'en suit ne sera rien d'autre que le manque d'effort pour se faire aimer et accepter par les siens.

121

La deuxième approche théorique, l'influence sociale de Moscovici, consiste au fait que, dans une relation humaine normale mettant un pôle majoritaire en interaction avec un pôle minoritaire autour d'un objet de relation, un des pôles fasse une pression sur l'autre afin de l'amener à adopter sa vision de l'objet qu'il veut dominante. Il s'agit, en fait, d'un processus au cours duquel un pôle est contraint de faire sienne la perception de l'objet que se fait l'autre pôle. Ainsi, le pôle majoritaire exerce une influence déterminante sur les réactions et les opinions du pôle minoritaire qui pourra y résister ou s'y soumettre, selon le cas. Il en résultera que certains enfants sur qui pèsera cette pression tendront à vouloir prolonger leur séjour dans la rue pour vivre ce qu'ils ont de commun avec les autres avec qui ils sont dans la rue.

Les modèles théoriques évoqués plus haut fondent nos deux hypothèses de travail ci-après :

- Les enfants de la rue ayant une estime de soi élevée réussissent mieux leur réinsertion familiale que leurs pairs dont l'estime de soi est faible.
- La réinsertion familiale connaît un échec chez les enfants ayant séjourné longtemps dans la rue alors qu'elle est plus réussie chez ceux dont la durée de séjour est courte.

Pour vérifier ces hypothèses, nous avons mis en œuvre une démarche méthodologique.

3.- Méthodologie

L'étude met en lumière deux variables indépendantes et une variable dépendante. Les variables indépendantes sont l'estime de soi et la durée de séjour dans la rue. La réinsertion familiale constitue la variable dépendante. Pour Harter (1990), l'estime de soi désigne la perception qu'a chacun, au fond de lui-même, de sa propre valeur. Elle signifie dans quelle mesure chacun s'aime, s'accepte et se respecte en tant que personne. De nature qualitative, elle admet deux modalités : estime de soi élevée et estime de soi faible. L'estime de soi élevée est la tendance de quelqu'un qui croit en ses capacités, se valorise, se perçoit positivement. Il a une haute idée de lui-même. L'estime de soi faible est la tendance négative de quelqu'un qui ne croit pas en ses capacités, se déprécie et nie ses mérites. Il a une mauvaise image de lui-même.

La durée de séjour dans la rue est le temps qu'un enfant de la rue a passé dans les rues, depuis le moment où il y est arrivé et a commencé à dormir dans la rue pour la première fois jusqu'au moment où il en est ressorti. Cette variable est de nature quantitative et présente deux modalités : longue et courte

durée de séjour. Est considérée comme longue durée de séjour toute présence dans la rue supérieure ou égale au temps médian que les sujets de l'échantillon ont passé dans la rue après la rupture de leur attache familiale. En revanche, la courte durée de séjour traduit toute présence dans la rue inférieure à la valeur médiane définie par le traitement des données.

La réinsertion familiale est synonyme de la resocialisation de l'enfant. Ayant appartenu à une famille à sa naissance, il en est ressorti pour la rue devenue, pour la circonstance, un espace vital pour lui. Dans ces conditions, son retour à la famille d'origine est une réadaptation sociale. De nature qualitative, cette variable est dichotomique : l'enfant de la rue réussit ou échoue sa réinsertion familiale. L'enfant réussit sa réinsertion familiale lorsqu'il accepte de regagner le domicile familial, est accepté par les parents et ne rencontre pas de difficultés particulières qui font obstacles à son retour dans le giron familial. Par contre, sa réinsertion est considérée comme un échec si le sujet n'a pas pu pratiquement intégrer la famille, si celle-ci développe à son égard des attitudes et comportements négatifs (hostilité et indifférence) et que l'enfant ne parvient pas à supporter l'atmosphère familiale qui continue à lui poser problème ou quand il n'est pas simplement objet de rejet de la part de l'entourage familial. La ville d'Abidjan est le terrain d'étude. D'après l'Institut National de la Statistique (INS, 2014), le district d'Abidjan renferme une population totale estimée à 4 395 243 habitants. A Abidjan, se rencontrent toutes les ethnies de la Côte d'Ivoire et de nombreuses nationalités étrangères (Burkinabés, Maliens, Ghanéens, Nigériens et Guinéens). Son développement est rapide au point de susciter de nombreux marginalisés socio-économiques (Touré, 1996). L'étude s'est déroulée à Marcory, Port Bouet, Treichville, Cocody et Yopougon. En effet, selon Marguerat et Poitou (1994), ces communes constituent, pour ces enfants, les principales zones de fréquentation, des lieux de plaisir ou de passage où ils peuvent récupérer de l'argent. La population concernée est constituée par les ex-enfants de la rue et ceux en processus de réinsertion.

Les premiers étaient des enfants de la rue, c'est-à-dire ayant élu domicile dans celle-ci, mais qui ont fini par rejoindre leur famille, accompagnés par des organismes d'actions sociales. Les seconds sont toujours dans la rue ou en transition dans une structure d'accueil ou faisant des « allers et retours » entre la famille et la rue. Pour la constitution de notre échantillon, nous avons opté pour la technique de l'échantillonnage sur place. Cette technique vise à sélectionner les sujets de l'échantillon en se rendant aux endroits fréquentés par ces derniers. En effet, les enquêtés fréquentaient des endroits constituant pour eux des passages obligés. Il s'agit de leurs zones de fréquentation habituelle. Ainsi, nous avons pu recenser 120 enfants par rapport à la taille de leur famille, à l'âge des sujets, niveau scolaire, à la catégorie socio-économique des parents, au type de famille et au climat social familial. Plus précisément, ces enfants sont issus d'une famille relativement nombreuse, âgés de 12 à 18 ans, tous déscolarisés et provenant des parents socio-économiquement défavorisés. Appartenant à une famille recomposée, ils évoluaient dans une ambiance familiale conflictuelle.

A ces sujets est soumis un questionnaire. Celui-ci comprend trois parties :

- la première porte sur les éléments d'identification du sujet. Elle renseigne sur la vie de l'enquêté, sa condition familiale et la condition de vie de ses parents. Elle permet aussi à travers ses 2 derniers items d'apprécier la durée de séjour dans la rue (*exemple d'un item* : « en quelle année es-tu parti de la maison familiale pour vivre dans la rue ? ») ;
- la deuxième est constituée de l'échelle de Rosenberg (1990). Elle mesure l'estime de soi avec 10 items (*exemple d'un item*: « je sens peu de raison d'être fier de moi ») ;
- la troisième mesure la réinsertion familiale avec 36 items (*exemple d'un item*: « regagner la maison familiale est pour moi un enfer »).

Réinsertion familiale chez les enfants de la rue d'Abidjan selon l'estime de soi et la durée de séjour dans la rue.

L'administration de notre matériel d'investigation scientifique s'est faite sur place par la méthode du papier crayon. En effet, les enfants interrogés répondaient séance tenante aux questions qui leur étaient posées. Pour ceux qui savent lire correctement, une fois les consignes données, nous leur offrons la possibilité de remplir le questionnaire. Par contre, pour ceux qui éprouvaient de réelles difficultés à lire les questions, nous lisions chaque item pour leur permettre de comprendre et d'y répondre. Les données collectées ont été statistiquement traitées à l'aide du logiciel SPSS. Elles ont donné lieu à des résultats significatifs.

4.- Résultats

L'étude a abouti à deux niveaux de résultats, conformément aux deux variables indépendantes mises en relation avec la réinsertion familiale. Il s'agit de l'estime de soi et de la durée de séjour dans la rue.

125

4.1.- Estime de soi et réinsertion familiale

Pour vérifier le lien entre l'estime de soi et la réinsertion familiale chez les sujets de notre étude, le test de Khi deux est appliqué au tableau suivant :

Tableau 1 : Comparaison des groupes d'enfants selon l'estime de soi et la réinsertion familiale

		Estime		Total
		Faible	Élevée	
Réinsertion familiale	Réussite	15	51	66
	Échec	42	12	54
Total		57	63	120

(Source : Loba et *al.*, 2016)

A 1 degré de liberté et au seuil de probabilité .02, la valeur de Khi deux calculée (36,09) est significative. Il existe donc une différence significative entre les fréquences des groupes comparés. L'analyse du tableau fait ressortir que, parmi les enfants qui réussissent leur réinsertion familiale, la majorité fait preuve d'une estime de soi élevée (51 sur 66 sujets, soit 77,27 %) contre une minorité ayant une estime de soi faible (15 sur 66 sujets, soit 22,72%). Inversement, parmi les enfants qui échouent leur réinsertion familiale, la majorité se caractérise par une faible estime de soi (42 sur 54 individus, soit 77,77 %) contre une minorité de sujets manifestant une estime de soi élevée (12 sur 54 individus, soit 22,22 %). L'hypothèse 1 est ainsi confirmée. C'est dire qu'une estime de soi élevée s'accompagne d'une réussite de la réinsertion familiale chez les enfants de la rue alors qu'une estime de soi faible est porteuse d'échec au niveau de la réinsertion familiale.

La théorie de l'efficacité de Bandura éclaire une telle conclusion. Les individus sont gouvernés par un principe interne qui constitue la manière dont ils perçoivent les événements du monde extérieur et se perçoivent eux-mêmes par rapport aux autres. Il en résulte un sentiment d'auto efficacité qui les met en confiance et développe en eux la capacité de surmonter les situations même les plus difficiles. Il en est ainsi des enfants qui manifestent une estime de soi élevée. Ces derniers sont psychologiquement prêts à affronter les dangers et privations imposées par le chemin qui conduit au toit familial. Sûrs d'eux-mêmes, ils pensent pouvoir vaincre les obstacles et réussir à appliquer leur décision de partir de l'espace naturel qu'est devenue la rue.

Le fait qu'ils ont d'eux-mêmes une haute image de soi rend insupportable leur séjour dans la rue. Être dans la rue leur apparaît comme dégradant, comme une épave sociale qu'ils ne peuvent admettre. Le « dehors » n'est pas un toit et, de ce fait, ne vaut que pour des exclus de la société, c'est à dire les marginaux sociaux, les délinquants, les toxicomanes. Or, ils ne se perçoivent pas ainsi. Ils ne tolèrent pas de rompre avec les valeurs humaines

qui leur donnent de la considération sociale. S'il leur est donc arrivé de partir de la maison pour la rue pour une raison ou pour une autre, ils éprouvent un besoin irrésistible de se donner de la contenance et de la valeur, un besoin de regagner la matrice familiale sans laquelle ils ne sont rien aux yeux de la société. Tout se passe comme si l'image extrêmement qu'ils ont d'eux-mêmes leur interdit de se comporter comme des rejets, des parias, des êtres sans attache familiale. Être affilié à une famille constitue une valeur sociale dont ils ne peuvent se départir. Il en va autrement des enfants de la rue chez qui l'estime de soi faible ne favorise pas la réinsertion familiale. Comme s'ils se détestent, ils ne trouvent guère dégradant d'errer.

Ne s'estimant pas aller contre les valeurs de la société en étant dans la rue, ils ne sont pressés de rejoindre le giron familial. Être dans la rue ou être sous le toit familial leur est indifférent. Se considérant déjà vaincus par les difficultés existentielles, ils parviennent difficilement à réussir leur insertion familiale. Manquant de confiance en eux, nullement sereins, sensibles et émotifs, ils ne peuvent affronter les problèmes, les difficultés et les traumatismes sociaux auxquels ils sont confrontés. Ils se sentent désarmés et tendent à démissionner psychologiquement pour ne pas faire face aux difficiles réalités de la vie. Le découragement, l'amertume et la résignation s'installent en eux, affaiblissant leur enthousiasme, leur énergie sur le chemin de retour en famille.

4.2.- Durée de séjour et réinsertion familiale

Pour tester l'influence de la durée de séjour dans la rue sur la réinsertion familiale, le critère de signification Khi deux est appliqué sur les données ci-dessous.

Tableau 2 : Comparaison des groupes d'enfants selon la durée de séjour et la réinsertion familiale.

		Durée de séjour		Total
		Courte	Longue	
Réinsertion familiale	Réussite	48	18	66
	Échec	17	37	54
Total		65	55	120

(Source : Loba et *al.*, 2016)

A 1 degré de liberté et au seuil de probabilité .02, la valeur de Khi deux calculée (20,35) est significative. Il existe donc une différence significative entre les fréquences des groupes comparés. L'analyse du tableau indique que, parmi les enfants qui réussissent leur réinsertion familiale, la majorité a passé une courte durée de séjour dans la rue (48 sur 66 sujets, soit 72,72 %) contre une minorité qui a passé une longue durée de séjour dans la rue (18 sur 66 sujets, soit 27,27%). Inversement, parmi les enfants qui échouent leur réinsertion familiale, la majorité se caractérise par une longue durée de séjour (37 sur 54 individus, soit 68,51 %) contre une minorité de sujets ayant une courte durée de séjour dans la rue (17 sur 54 individus, soit 31,48 %).

L'hypothèse 2 est donc confirmée. Ainsi, la courte durée de séjour dans la rue s'accompagne d'une réussite de la réinsertion familiale chez les enfants de la rue alors qu'une longue durée de séjour dans la rue est porteuse d'échec au niveau de la réinsertion familiale. La théorie de l'influence sociale de Moscovici permet de comprendre ce résultat. Elle montre que dans une relation humaine normale mettant un pôle majoritaire en interaction avec un pôle minoritaire autour d'un objet de relation, qu'un des pôles fasse une pression sur l'autre afin de l'amener à adopter sa vision de l'objet qu'il veut dominante. C'est un processus au cours duquel le groupe minoritaire accepte

les perceptions et modes de pensées du groupe majoritaire. Lorsque les enfants partent de leur domicile, laissant derrière eux les parents, ils y vont avec les connaissances et l'éducation qu'ils ont acquises tout au long de leur vie. Ils disposent donc, à leur départ, d'un ensemble de valeurs et de principes sociaux qui devraient pouvoir les faire agir de manière socialement acceptable. Mais, une fois dans la rue, ils vont chercher à intégrer des groupes d'enfants ayant eux aussi leur manière propre de vivre dans la rue. Bien que ces valeurs et modes de vie de ces groupes d'enfants de la rue ne soient pas conformes à l'éducation du nouveau venu, ce dernier sera conduit à les imiter, à adopter leur manière de vivre et à se comporter comme eux. Plus longtemps, les enfants de la rue séjournent hors de la famille, plus ils apprennent les rouages de la vie de rue, s'y adaptent et sont enclins à épouser véritablement les valeurs de la rue. Du coup, leur retour en famille s'avère difficile. Contrairement à leurs pairs caractérisés par une longue durée de séjour dans la rue, les enfants qui n'ont pas une longue ancienneté dans cet espace naturel continuent d'hésiter entre vivre dans la rue, accepter les difficultés de survie quotidienne, commettre des actes antisociaux pour vivre d'une part et retourner en famille d'autre part. Pour eux, la possibilité d'un retour en famille est plus tentante. Les enfants qui n'auront passé que très peu de temps dans la rue n'auront pas achevé le processus de conformité aux règles de la rue évoquées par Moscovici. Ne maîtrisant pas véritablement les techniques et modes de vie de la rue, ces enfants seront souvent frustrés par des scènes inhabituellement vécues. Ils seront confrontés à des besoins que la rue ne satisfait pas et seront constamment dans le doute vis-à-vis du mode de vie qu'ils viennent d'opérer. Ils seront plus sensibles aux initiatives de de retour en famille.

6.- Discussion

L'étude a abouti à deux niveaux de résultats. Le premier révèle qu'une estime de soi élevée chez les enfants de la rue d'Abidjan favorise leur retour en famille contrairement à une estime de soi faible qui les maintient dans la rue.

Le second montre qu'un séjour prolongé de ces enfants dans la rue abidjanaise ne favorise nullement leur insertion familiale contrairement à un séjour de courte durée. Ces résultats concordent avec ceux rapportés par d'autres auteurs. En ce qui concerne la première conclusion, Nguimfack (2008) souligne que l'adaptation sociale s'effectue grâce à un certain nombre de facteurs dont les caractéristiques individuelles. Au nombre de celles-ci, l'image de soi qui est une composante de l'estime de soi occupe une place importante. Pour lui donc, la réussite de la resocialisation tient, entre autres, à cette image. Il poursuit en soutenant qu'une image de soi positive constitue un puissant levier de l'adaptation sociale de l'individu. Elle est susceptible de dynamiser son ouverture à l'extérieur, faciliter son entrée en relation avec les autres et son engagement social. Par contre, l'individu qui se déprécie ou qui est déprécié par les autres peut vivre replié sur lui-même et rompre ou retarder le lien social. Son adaptation familiale et sociale, dans ce cas, devient hypothétique. L'image de soi positive est ainsi nécessaire pour établir des liens affectifs, harmonieux et solides au service de la socialisation efficiente.

Anaut (2007), dans une étude réalisée, montre que les enfants et adolescents développent des comportements adaptés à leur environnement et utilisent des mécanismes de défenses bien élaborés pour se préserver physiquement de toute adversité. Pour elle, l'individu qui, dans un processus de réinsertion familiale mobilise les capacités internes exerce une plus grande maîtrise sur les événements dans son environnement. Les situations au niveau familial et environnemental ne dépendent pas vraiment de l'enfant. Cependant, lorsqu'il parvient à développer une estime de soi forte, il arrive à les maîtriser à son niveau personnel. Ce point de vue est soutenu par Coopersmith (1967). Celui-ci révèle que l'estime de soi est à la base de la motivation de tout individu. D'après lui, en favorisant l'estime de soi chez les enfants, l'on investit dans la prévention des difficultés d'adaptation et d'apprentissage ainsi que l'embellissement de leur vie. Pour ce qui est de la seconde conclusion de l'étude, les travaux de Fischer (2010) conforte notre résultat. Cet auteur relève deux

formes essentielles d'influence sociale dont la conformité et la soumission. Pour lui, ces deux formes sont des situations dans lesquelles intervient une modification du comportement qui résulte des pressions spécifiques. Il montre que si un individu reste de manière constante sous une pression pendant une longue durée, il finira par adopter les principes nouveaux et se comportera en fonction.

Bibliographie

- Anaut, M. (2007). *La résilience : surmonter les traumatismes*. Paris, France : Armand colin.
- Bandura, A. (2003). *Auto-efficacité. Le sentiment d'efficacité personnelle*. Paris, France : De Boeck.
- BICE (1994). *Aperçu sur la famille africaine*. Abidjan, Côte d'Ivoire : BICE.
- Combier, A. (1994). *Les enfants de la rue en Mauritanie*. Paris, France: L'Harmattan.
- Coopersmith, S. (1967). *The Antecedents of Self-Esteem*. San Francisco, CA: W. H. Freeman.
- Cyrluk, B. et Jorland, G. (2012). *Résilience : connaissances de base*. Paris, France : Odile Jacob.
- De Benites, S. T. (2003). Reactive, Protective and Rights-Based Approaches in Work with Homeless Street Youth. *Children, Youth and Environments*, 13(1), 134-149.
- Dedy, S. (1991). *Enquête sur la jeunesse défavorisée d'Abidjan* (Maîtrise d'ethnosociologie). Université nationale de Côte d'Ivoire, Abidjan.
- Fischer, G-N. (2010). *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*. Paris, France: Dunod.
- Harter, S. (1996). Historical roots of contemporary issues involving self concept (p.1-37). In B. A. Bracken (Ed.). *Handbook of self – concept*. New York, USA: Wiley.
- INS (2012). *Enquête Démographique et de Santé et à Indicateurs Multiples de Côte d'Ivoire 2011-2012*. Calverton, Maryland, USA : INS et ICF International.

- INS (2014). *Recensement Général de la Population et de l'Habitat 2014. Rapport d'exécution et présentation des principaux résultats*. Abidjan, Côte d'Ivoire : INS.
- Institut ethno-sociologie (1991). *Côte d'Ivoire: Statistiques de 1991*. Abidjan, Côte d'Ivoire: IES.
- Kouakou, F. P. (2006). *Les organisations d'intervention auprès des enfants de la rue d'Abidjan (Côte d'Ivoire) : Représentations sociales et stratégies d'intervention*. (Maîtrise en intervention sociale), Université du Québec, Montréal.
- Lecomte, J. (2008). *Maxi fiches de Psychologie : courants, débats, applications*. Paris, France: Dunod.
- Lucchini, R. (1996). *Sociologie de la survie: l'enfant dans la rue*. Paris, France : PUF.
- Mansila, E. (2013). L'état des lieux de la situation des enfants évoluant dans la rue. Atelier de formation. *Agence Ivoirienne de Presse (AIP)* du 30 Octobre 2014, Abidjan, Côte d'Ivoire.
- Marguerat, Y. et Poitou, D. (1994). *À l'écoute des enfants de la rue en Afrique noire*. Paris, France: Fayard.
- McCall, R. B. & Groark, C. J. (2015). Research on institutionalized children: Implications for international child welfare practitioners and policymakers. *International perspectives in psychology: Research, practice, consultation*. 4 (2), 142-159.
- Moscovici, S. (1984). *Psychologie sociale*. Paris, France : PUF.
- Nguimfack, L. (2008). *Réadaptation des mineurs délinquants placés en institution à l'environnement familial au Cameroun contemporain (implications des thérapies familiales systématiques)* (Thèse de doctorat). Université Charles-de-Gaulle, Lille.
- ONU (1989). *Convention de l'ONU sur les droits de l'enfant*. New York, USA: ONU.
- Pirot, B. (2004). *Les enfants des rues d'Afrique Centrale, Douala et Kinshasa. De l'analyse à l'action*. Paris, France : Karthala.
- Rosenberg, M. (1990). The self-concept: Social product and social force. (p.593-624). In M. Rosenberg and R. H. Turner (Eds.). *Social Psychology: Sociological Perspectives*. New Brunswick, USA : Transaction Publishers.
- Touré, K. (1996). L'insertion sociale des enfants et des jeunes qui travaillent dans les rues d'Abidjan. *Les Cahiers de Marjuvia*, 2, 45-49.
- Zogbo, R. (1996). Gardiens de voiture et loubards d'Abidjan : une marginalité assumée. *Les Cahiers de marjuvia*, 2, 55-63.